

va si bien pour vous et quand il n'y a d'embarras que pour moi ?

Charles continua de sangloter sans répondre.

— Mais enfin, demanda l'excellent jeune homme, expliquez-moi...

Labecchio mit sa main brûlante, agitée par un tremblement convulsif, dans la main de Paul.

— Vous voulez le savoir, ami, dit-il, avec accablement, eh bien, l'affection que vous témoigne Thérèse... ces familiarités... je suis jaloux !

Paul bondit au milieu de la chambre, se raidit sur ses jambes, et, enfonçant brusquement ses mains dans ses poches, dit avec une sorte de désespoir comique :

— Eh bien, sapristi, il ne manquait plus que cela ! Comment me tirer à présent d'un pareil gâchis ? A tous les diables la Corse, ses habitants, ses tantes et ses ragoûts ! c'est à en perdre la tête.

IX

Le lendemain matin, au moment où le soleil commençait à se montrer au-dessus de l'horizon, Paul Duvert, en costume simple et un fusil à la main, gravissait une des collines qui entouraient la vallée de Casabella. Une brise de mer qui venait de s'élever chassait vers l'intérieur de l'île les brouillards malsains formés dans les plaines basses et marécageuses, et ils tourbillonnaient le long des pentes, interceptant tout à fait par intervalles les rayons du soleil levant.

Il avançait en sifflotant et en foulant bruyamment les fougères, lorsqu'un bruit sourd et pourtant familier à son oreille exercée vint l'arrêter court : c'était un lièvre qui déboulait presque à ses pieds. Paul, par un geste machinal, mit le fusil à l'épaule ; le coup partit, et le lièvre fut roulé, comme dirait le *Journal des Chasseurs*.

Paul ne parut ni content ni fier de cet exploit. Il s'avancait lentement pour s'emparer du prix de son adresse, lorsqu'une voix fraîche et rieuse se fit entendre auprès de lui :

— Bravo ! monsieur Charles ! s'écriait-t-on, bien tiré pour un Parisien. Voilà de l'ouvrage pour Geneveva, la cuisinière corse dont vous avez si bien apprécié le talent hier à dîner.

Paul se retourna vivement.

La personne qui, tout en exaltant son adresse, lui décochait une épigramme sur son mauvais repas de la veille, était Thérèse Bianchi.

Elle avait le même costume que la journée précédente. Seulement, pour se préserver de l'air froid du matin, elle avait relevé sur sa tête son mantelet noir, et son visage, encadré dans les plis de l'étoffe, avait une expression joyeuse et railleuse à la fois, qui la rendait plus belle et plus attrayante que jamais.

— Quoi ! vous étiez ici, mademoiselle, seul dans ce lieu désert ? Je tremble de songer que, si par malheur j'avais dirigé mon fusil de votre côté, je pouvais, au milieu de ce brouillard, vous blesser... vous tuer peut-être ! En vérité, il y a de l'imprudence à se placer si près d'un chasseur sans qu'il le sache !

Thérèse le regarda d'un air d'étonnement mêlé de chagrin ; puis elle répondit avec timidité :

— La brume vous empêche sans doute de voir, monsieur Charles, que nous sommes à quelques pas seulement de la maison de ma tante, et que, par conséquent, l'endroit où nous nous trouvons n'est pas désert. Je viens de la ferme là-bas, où logent les ouvriers, et j'ai été donner les ordres pour le travail de la journée. Césario est parti avant le jour, pour remplir une mission très pressée dont l'a chargé madame Bianchi, et j'ai dû faire cette besogne, qui est la sienne d'ordinaire. En revenant, votre coup de fusil a attiré mon attention, et je me suis approchée pour vous demander si vous étiez rétabli des fatigues de votre voyage ; il n'y avait rien là qui dût exciter votre colère et m'attirer vos reproches...

En achevant ces mots, la jeune fille avait presque les larmes aux yeux, et le bon Paul se reprocha amèrement son essai de dureté.

— De la colère, des reproches, Thérèse ! dit-il avec regret ; avez-vous si mal compris le sentiment que j'éprouve en songeant à la possibilité d'un accident terrible...

— Allons ! ne parlons plus de cela, puisque vous vous repentez, dit Thérèse en souriant ; mais, à mon tour, Charles, j'aurais le droit de vous gronder de sortir ainsi le matin, par cet affreux brouillard... Ignorez-vous que lorsqu'on n'est pas acclimaté, ces vapeurs malsaines, qui s'élèvent de nos marais, peuvent donner des maladies graves à ceux qui s'y exposent sans précaution ?

Paul ne l'écoutait pas ; appuyé sur son fusil, il restait absorbé dans une profonde rêverie. Enfin, il se détermina brusquement, prit la main de Thérèse et dit en l'engageant à s'asseoir avec lui sur la racine saillante d'un châtaignier :

— Puisque le hasard nous a réunis, mademoiselle, permettez-moi d'avoir avec vous un moment d'entretien ; la situation où nous nous trouvons tous les deux me donne le droit de solliciter cette faveur.

— N'êtes-vous pas mon fiancé, Charles ? demanda la naïve enfant en s'asseyant à la place désignée, sans se faire prier.

— Sans doute, Thérèse, dit le faux Labecchio avec trouble ; mais avant de me laisser aller à la joie que me donnent de telles espérances, je désire m'assurer, mieux que je n'ai pu le faire hier, si de votre côté aucune répugnance, aucun engagement antérieur... Enfin, parlez-moi avec franchise, Thérèse, croyez-vous que vous pourriez m'aimer ?

Mademoiselle Bianchi détourna la tête et rougit ; cependant elle répondit avec une simplicité pleine de grâce :

— Mon cousin, j'obéirai sans regret aux ordres de ma tante, de ma seconde mère.

— Sans regret, répéta Paul, qui feignait de ne pas comprendre ; cela ne suffit pas, Thérèse.

Mademoiselle Bianchi se tut, et ce silence valait à lui seul un aveu ; mais telle était la position de Paul, qu'il regrettait presque de donner à ce silence sa signification véritable.

Aussi, reprit-il avec embarras, qu'il craignait que la volonté un peu tyrannique de leur tante commune n'eût produit sur Thérèse un effet opposé à celui qu'on en attendait ; et que, dans ce cas, il conjurait sa cousine de lui dire nettement si elle n'éprouvait pas pour lui de répugnance secrète.

Ainsi pressée, la jeune fille souriait, balbutiait, se cachait le visage ; quand il eut fini, elle oublia sa main dans celle de Paul, et dit avec abandon :

— Eh bien ! Charles, puisque vous le voulez, je vous rassurerai tout à fait sur les craintes que vous exprimez. Vous ne m'étiez nullement inconnu avant le jour de votre arrivée ici, et l'idée du mariage qui est sur le point de se conclure n'est pas aussi nouvelle pour moi que pour vous. Depuis que j'ai quitté le pensionnat où j'ai été élevée à Ajaccio, ma tante m'a répété bien des fois que j'avais en France un cousin jeune, riche, doué de brillantes qualités, et que je devais me considérer comme devant être un jour sa femme... Je me suis habituée à cette pensée, et, lorsque je vous ai vu hier, je n'ai été ni intimidée ni surprise ; il me semblait que vous étiez déjà pour moi une ancienne connaissance. Lorsque ma tante nous a fiancés si brusquement, malgré mon émotion, je l'avoue, je m'attendais à ce qui est arrivé... Enfin, mon cousin, quand nous serons unis, je vous aimerai et je serai heureuse, parce qu'il m'a toujours semblé qu'il était naturel qu'il en fût ainsi.

Certes, la naïveté de cette enfant était bien embarrassante pour le pauvre Paul Duvert. Aussi dans une sorte de désespoir essayait-il de se déprécier lui-même.

X

— Thérèse, reprit-il en essuyant son front couvert de sueur, ces aveux me prouvent que vous êtes la plus indulgente, la plus docile jeune fille de la Corse ; mais n'avez-vous pas songé aussi que je pouvais ne pas être doué de toutes ces qualités qu'on m'a données lorsqu'on vous a parlé de moi ?

— Oh ! ne vous plaignez pas, dit gaiement mademoiselle Bianchi, le portrait n'était pas très flatté, allez !